

I. La frontière dans l'air du temps

L'inflation des productions « scientifiques », déclinées sur le mode : la poésie frontalière, les femmes, la vie, les châteaux... de la frontière, rendait nécessaire et urgent un travail de synthèse. Saragosse, Alcalá la Real, Lorca, Grenade, Tolède, Palmela. Porto ou Madrid ont toutes accueilli, ces dernières années, une ou plusieurs séries de colloques sur la frontière entre chrétienté et Islam. Rendre compte de toute cette production historique diluerait le propos ; en même temps les volumes publiés sur la frontière dans la péninsule Ibérique conduisent à s'interroger sur l'utilité de la présente contribution. L'intérêt du monde universitaire péninsulaire pour la frontière médiévale entre chrétienté et Islam et la multiplication des études sur ce thème au cours des vingt dernières années conduisent, pour être compris, à revenir brièvement sur l'historiographie espagnole, et plus largement ibérique.

La place de l'Islam est pour celle-ci une préoccupation importante, traitée le plus souvent, à travers le prisme des influences. Des civilisations ibérique, romaine, wisigothique, musulmane ou chrétienne, laquelle aurait le plus marqué de son sceau la culture et la langue espagnoles ? Sans remonter à l'historiographie du début du XIX^e siècle, avec les travaux de Conde, de Simonet, de Dozy, ou de Gayangos¹, on peut rappeler que jusqu'aux années 1970, l'interprétation de l'histoire de la péninsule Ibérique à l'époque médiévale s'est fondée sur un consensus, celui de la continuité. L'idée dominait qu'on pouvait suivre certains caractères propres à la Péninsule de l'époque ibérique, puis romaine, aux périodes moderne et contemporaine, en passant par les domination wisigothique et musulmane. La remise en question des thèses continuistes, ou traditionalistes, doit beaucoup au médiéviste catalan Miquel Barceló. En 1976, dans *Estructura antropológica de una sociedad islámica en Occidente*, Pierre Guichard reprend, sur des bases anthropologiques, la thèse de la rupture survenue dans la péninsule Ibérique après la conquête musulmane de 711². Alors que l'Espagne et le Portugal cherchent à entrer dans l'Europe communautaire, ce livre tombe comme un pavé dans la mare et provoque de vives réactions.

L'affirmation de l'altérité de la formation politique, économique et sociale andalou-sienne était un préliminaire indispensable pour le développement des études sur la frontière. En effet l'historien du Cid, Ramón Menéndez Pidal, avait développé l'idée que la *Reconquête* rassemblait légitimement, de part et d'autre de la frontière, des populations peu différentes : dans

1. Pour une vision détaillée de l'historiographie espagnole au XIX^e siècle, voir l'excellent ouvrage de James T. Monroe, *Islam and the Arabs in Spanish Scholarship (Sixteenth Century to the Present)*, Leyde, Brill, 1970 ; Martinez-Gros, « "Andalou", "Arabe", "Espagnol" », dans *l'Histoire des Musulmans d'Espagne* de Reinhart Dozy, *Studia islamica* 79, 2001, p. 113-116.

2. Il est d'ailleurs bon de noter que ce n'est que l'année suivante que cet ouvrage a été publié dans sa version française sous le titre *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*. Paris-La Haye, Mouton, 1977.

cette optique, l'étude des relations frontalières présentait peu d'intérêt (Menéndez Pidal 1969, p. 77). D'un autre côté, une longue tradition historiographique a considéré la frontière chrétienne comme une ligne d'expansion continue se traduisant par la conquête d'enclaves musulmanes et par la grande entreprise du « repeuplement » (Moxó 1979). Cette conception d'une frontière dynamique et expansionniste tire son origine du modèle établi par Frederick Jackson Turner à propos de la frontière aux Etats-Unis (Turner 1920). La frontière, pour cet historien du Middle West, est un « processus » complexe, à la fois phénomène physique de peuplement de territoires vacants, mais aussi évolution conduisant en plusieurs étapes à la civilisation dans chaque zone successive et, enfin, transformation psychologique et idéologique concernant les acteurs de la frontière³. Cette civilisation aurait été celle de l'exaltation de la liberté individuelle et de la propriété privée face à l'État, par un développement social sans cesse renouvelé à la frontière. Turner influença toutes les recherches sur le thème de la frontière. Ray Allen Billington affirme par exemple une relation très forte entre les frontières médiévales et la frontière américaine : « Le peuplement du continent américain fut la dernière étape d'un vigoureux mouvement de populations qui avait commencé au XII^e siècle quand l'Europe féodale repoussa les hordes barbares qui avaient fait pression depuis l'est, le nord et le sud jusqu'à menacer la Ville sainte de Rome⁴ ». Ainsi les idées de « liberté humaine », de « société de petits propriétaires » qui apparaissent déjà formulées par Turner, réapparaissent-elles pour la Meseta castellane médiévale dans l'interprétation que présente Claudio Sánchez-Albornoz du phénomène frontalier (Sánchez-Albornoz 1963). Le parallélisme ne s'arrêta pas là puisque Archibald Lewis détailla la « fermeture des frontières médiévales » à partir de 1250 sur le modèle turnérien de la fermeture des frontières américaines à la fin du XIX^e siècle⁵. Dans la continuité de cette tradition turnérienne, l'historiographie anglo-saxonne, à travers les noms de Charles-Julian Bishko, d'Angus Mackay ou de Robert Bartlett, a conçu l'étude de la frontière avec l'Islam comme une autre manière de comprendre l'expansion européenne. Face à ce courant historiographique dont un des mérites est de mettre l'accent sur l'action en retour de la frontière sur les sociétés en contact, et dont le travers est l'érection de la frontière en facteur d'explication autonome et décontextualisé, il était nécessaire de recontextualiser fortement le concept de « frontière », qui ne peut être considéré comme un déterminant historique, si ce n'est, pour les Etats-Unis d'Amérique au XIX^e siècle, dans le domaine du discours politique et/ou historique de constitution d'un mythe fondateur.

Le renouvellement de l'historiographie sur al-Andalus explique en grande partie la vogue scientifique du thème de la frontière qui permet aux historiens de la Péninsule de continuer à s'interroger sur l'identité hispanique, le *ser de España*⁶. Malgré l'inflation des publications, plusieurs éléments justifient la rédaction d'un nouvel ouvrage sur la frontière entre chrétienté et Islam au Moyen Âge : le premier tient à la démarche adoptée, pour des raisons politiques et historiques, par les médiévistes de la Péninsule : la puissance des autonomies et le poids du localisme ont d'importantes répercussions sur l'orientation des recherches. Les tentatives de

3. Pour une synthèse sur cette question, voir R. I. Burns, « The significance of the Frontier in the Middle Ages », dans *Medieval Frontiers Societies*, p. 307-330 et Mitre 1997.

4. R. A. Billington, *Westward Expansion : A History of the American Frontier*, New York, 1949, rééd. 1982, p. 15.

5. A. R. Lewis, « The Closing of the Medieval Frontier, 1250-1350 », *Speculum* 33, 1958, p. 475-483.

6. Voir *España. Reflexiones sobre el ser de España*, Madrid, RAH, 1997, 3^e éd. 1998.

synthèse ou de comparaison sont découragées et les financements favorisent les recherches sur les entités provinciales aux dépens des travaux plus généraux. Cette orientation « localiste » explique en partie le caractère thématique des travaux sur la frontière. On trouve finalement très peu de réflexions sur le fonctionnement de la frontière dans son ensemble. Les historiens travaillent soit sur l'islam péninsulaire, soit sur la chrétienté ou bien, préoccupés qu'ils sont par la problématique « rupture / continuité », sur la transition : ce dernier courant se traduit par une méthode qui privilégie la chronologie (domination musulmane, conquête chrétienne et modalités de la colonisation), et qui évacue par là même le fait frontalier.

Paradoxalement, plus la frontière est linéaire, plus les études sont nombreuses et détaillées. L'objet est bien défini, il sépare deux États limités symboliquement, militairement et économiquement par deux lignes de châteaux, encadrant un étroit *no man's land* intermédiaire, tandis que des tours d'observation et des péages contrôlent le territoire en exploitant la topographie. En revanche lorsque le phénomène frontalier affecte un territoire étendu, où l'organisation est lâche et le contrôle étatique faible, le désintérêt est total. La conséquence de cette démarche est le caractère assez descriptif des étapes de la conquête, de la « respiration de la frontière », avec la succession de sièges de villes ou de châteaux, une liste des innombrables batailles, au total une histoire très politique, centrée sur les événements militaires et sur la réorganisation administrative des régions conquises. Il y a là une contradiction dont on ne peut sortir qu'en changeant totalement de perspective.

Le second élément tient à l'orientation des recherches dans le monde universitaire français. Malgré la réunion, en 1988, du colloque sur *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen âge (Castrum IV)*, les publications sur les châteaux de la marche Supérieure, ou les travaux de Philippe Sénac sur la frontière aragonaise, les sources, l'historiographie et l'histoire ibériques restent peu connues en France. La nature et l'éparpillement des sources, l'obstacle linguistique (latin, *romance* et arabe) et des préoccupations encore trop hexagonales pèsent d'un très grand poids face à l'intérêt de la question. L'historiographie ibérique de la frontière ne comble hélas que partiellement ces carences de l'historiographie française et ne répond pas à la question minimale suivante : avant la mise en place d'une frontière presque linéaire autour du royaume de Grenade au milieu du XIII^e siècle, comment s'organise le territoire frontalier entre chrétienté et Islam ? Les difficultés soulevées par l'étude de la frontière tiennent à la marginalité même de l'objet, les territoires frontaliers représentant, par définition, la frange de la norme, la limite de la loi, qu'elle soit étatique ou religieuse, sociale, économique ou politique : la frontière est certes un lieu privilégié de la construction de l'État et de son histoire, mais les sources médiévales, qui nous renseignent pourtant sur ce processus, s'intéressent exclusivement au pouvoir central et laissent dans l'ombre les zones où ses interventions ne sont que ponctuelles. C'est donc en creux que se construit notre image de la frontière. L'étude d'un territoire frontalier médiéval représente ainsi un renversement épistémologique, puisqu'il s'agit de placer une périphérie des pouvoirs au centre d'une démarche. Ce changement de perspective porte en lui de nombreux écueils méthodologiques liés à l'interprétation des sources.

II. La diversité des sources utilisées

La zone frontalière est, paradoxalement, le lieu où se vit le contact entre des formations sociopolitiques différentes, mais pas nécessairement celui où il se conceptualise. Les informations éparées que nous distillent les sources scripturaires émanent en effet des grandes villes, Cordoue, Séville, voire Marrakech d'un côté, et Burgos ou Tuy de l'autre. Cette caractéristique est en fait plus marquée en Andalus que dans les régions chrétiennes où il convient d'accorder une place toute particulière à Tolède, ville-garnison, ville-frontière, ville royale, ville phare, culturellement et idéologiquement, et principal lieu de production de l'idéologie de la « Reconquête » : la capitale du Tage est le cœur administratif, politique, militaire, religieux du royaume de Castille — et parfois de Castille-León —, une cité géographiquement périphérique par rapport au royaume, frontalière avec l'Islam, et pourtant siège du pouvoir central. Les sources utilisées, à l'exception des sources archéologiques, ne proviennent donc pas nécessairement de la zone étudiée ⁷.

Toutes les sources en arabe sur la période sont exhaustivement recensées dans le très utile *Retrosceso territorial de al-Andalus. Almorávides y Almohades. Siglos XI al XIII*, dirigé par María Jesús Viguera Molíns qui donne les références des éditions et des traductions dans les différentes langues européennes (Viguera 1997, p. 3-37). Une difficulté majeure tient à la classification de ces textes : les chroniques, les anthologies, les dictionnaires géographiques, la littérature politique, les lettres de chancellerie participent tous du genre de l'*adab* et la confusion des genres est de règle (Guichard 1990-1991, p. 32-42).

Par ailleurs l'absence d'archives du côté musulman rend difficile toute étude comparée avec le côté chrétien où les archives sont en partie conservées. Cette absence ne concerne pas tant la production que la conservation. L'importance accordée par les Arabes à la tradition orale, la destruction accidentelle ou volontaire des documents au moment des changements de dynasties et l'absence de « corporations stables » qui veilleraient à la conservation des documents contribuent à expliquer cette non-conservation. Par ailleurs les limites ne sont pas bien définies entre les biens personnels et les documents publics. C'est la raison pour laquelle les documents administratifs, souvent considérés comme privés, suivent en général leur « propriétaire », dont ils épousent la destinée, jusque dans le malheur : la mise à l'épreuve d'Ibn al-Abbār, par exemple, se solda par l'exécution de ce savant et l'incendie de ses lettres (1260). Il semblerait en fait que la raison profonde des manuels de chancellerie, des grandes compilations juridiques et de l'insertion de lettres dans les anthologies littéraires tiennent aussi, justement, au principe de non-conservation des archives.

7. Pour des raisons de commodité nous avons choisi de distinguer les sources en arabe et les sources latines (ou *romances*), bien que la documentation mozarabe de Tolède soit rédigée en arabe et qu'on ne possède que des versions latines du géographe musulman du X^e siècle, al-Rāzi, dont l'œuvre originale est perdue et dont on ne conserve que des traductions.

II.1. Les sources en arabe

II.1.a. Les dictionnaires géographiques

Conçus parfois comme des itinéraires, dans la lignée des *Kutub al-mamālik wa l-masālik* du X^e siècle, parfois comme des dictionnaires, les œuvres d'Ibn Ḥawqal (X^e siècle), d'al-Bakrī (XI^e siècle), d'al-Idrīsī, d'Ibn Ḡālib (XII^e siècle), de Yaḳūt (m. 1229) et d'al-Ḥimyarī (m. 1326) fournissent des renseignements intéressants sur les découpages administratifs, sur la perception de l'espace, sur les villes d'étape, sur la présence de fortifications et parfois sur les événements survenus à la frontière, mais l'exploitation de ces textes est délicate : ces ouvrages sont des compilations et reproduisent souvent des textes antérieurs parfois très anciens. Ainsi, dans son *Mu'ḡam al-buldān* (« Dictionnaire des pays »), rédigé entre 1218 et 1229, Yaḳūt utilise apparemment des textes que nous n'avons pas conservés et, quoique ne s'étant jamais rendu en Andalus, il fournit des renseignements très intéressants sur la nature du peuplement entre Tage et Sierra Morena⁸. Un des objectifs de cet auteur est de fournir à ses lecteurs l'explication des *nisba-s* géographiques des juristes et des lettrés. Cette préoccupation est de nature plus « littéraire » que proprement « géographique » ou historique.

Avec le *Mu'ḡam* de Yaḳūt, l'ouvrage le plus utile est le *Rawd al-Mi'ṭar* d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī. Nous ne savons pas grand chose de cet auteur, si ce n'est qu'il était originaire du Maghreb, qu'il était jurisconsulte (*faqīh*) et assesseur (*'adl*). On apprend dans la longue introduction de son ouvrage, qu'al-Ḥimyarī s'est principalement inspiré de trois œuvres géographiques arabes : le *Kitāb al-masālik wa l-mamālik* d'al-Bakrī, le *Nuzhat al-Muštāq fi ḥtirāq al-āfāq* d'al-Idrīsī (548/1154) et le *Kitāb al-Istibṣār fi 'aḡā'ib al-amṣār*, daté de 587/1191. La reprise de textes antérieurs explique que, dans la longue notice qu'il consacre à Tolède (n° 122), al-Ḥimyarī n'évoque la conquête de la ville par Alphonse VI deux siècles plus tôt, que laconiquement, dans la dernière ligne : « La prise de Tolède par les chrétiens eut lieu au milieu de *muḥarram* de l'année 478/mai 1085. » Malgré l'imprécision du vocabulaire utilisé, la consultation des dictionnaires géographique s'impose en complément des chroniques et pour l'étude du peuplement et de l'organisation administrative⁹.

II.1.b. Les chroniques

Les chroniques musulmanes des XI^e-XIII^e siècles constituent un élément essentiel de notre connaissance des événements frontaliers. Cette « historiographie andalouse est principalement centrée sur les pouvoirs politiques à dimension califale (Omeyyades de Cordoue, Almorhades) et quasi-califale (Almoravides). Il ne semble pas que les États moins importants (*taifas*, État d'Ibn Mardaniš à Murcie et Valence au XII^e siècle), aient donné lieu à des histoires dignes d'être conservées » (Guichard 1990-1991, p. 33). Cette orientation présente un grand intérêt pour l'étude de la frontière en tant qu'elle est la limite d'une souveraineté de type « étatique » ; en même temps, elle risque de nous dissimuler la dimension « marginale » de la frontière, en

8. Les notices relatives à al-Andalus sont regroupées et traduites dans Gamāl 'Abd al-Karīm. « La España musulmana en la obra de Yaḳūt... ». *CHI*, 1974.

9. Citons à titre d'exemple les précieuses notices du *Rawd al-Mi'ṭar* d'al-Ḥimyarī concernant Chinchilla (*Ġinḡāla*, n° 70), Sagrājas (*Zallāqa*, n° 84), Salvaṭierra (*Šalvaṭirra*, n° 97), Las Navas de Tolosa (*al-'Iqāb*, n° 125), Alcaraz (*Hiṣn al-Karas*, n° 156).

laissant dans l'ombre tout ce qui résiste ou tout ce qui est étranger au pouvoir central. L'« Exposition des événements survenus dans l'État des Ban° Ziri de Grenade » (*Kitāb al-Tibyān 'an al-hādītha al-kā'ina bi-dawlat Banī Ziri fī Ġarnāta*) rédigée en 1090 alors que son auteur, le prince de la *taifa* grenadine, l'émir 'Abd Allāh, est détenu à Aġmāt par les Almoravides, est un témoignage précieux sur la fin des *taifas* et sur l'intervention almoravide.

L'histoire de la dynastie almoravide, rédigée par Ibn al-Ṣayrafī (1074-1162) et intitulée *Al-anwār al-ġaliyya fī aḥbār al-dawla al-murābiṭiyya* (« Les feux brillants sur l'histoire de l'État almoravide »), est perdue, mais des extraits de cette œuvre sont conservés dans des chroniques postérieures, en particulier dans le *Bayān* d'Ibn 'Idāri (m. 1312). En revanche on possède les textes de plusieurs historiens ayant vécu à l'époque almohade : l'œuvre d'al-Bayḍāq, connue comme *Kitāb aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart wa-ibtidā' dawlat al-Muwaḥḥidīn* (« Livre des informations sur le Mahdī Ibn Tūmart et sur le début de l'État des Almohades »), est en réalité composée du *Kitāb al-ansāb fī ma'rifa al-aḥḥāb* (« Livre des lignées pour la connaissance des Compagnons »), dont on ne conserve qu'un extrait (*al-Muqtabis min kitāb al-ansāb fī ma'rifa al-aḥḥāb*) et d'une autre partie appelée *Ta'riḥ al-muwaḥḥidīn* (« Histoire des Almohades »). Il s'agit d'une « chronique tribale » qui porte sur la première époque de la dynastie almohade (le Mahdī et 'Abd al-Mu'min). Al-Bayḍāq est un maghrébin qui ne semble pas avoir eu de fonctions importantes. Son nom n'apparaît dans aucun recueil biographique.

Ibn Ṣāḥib al-Ṣalā, un lettré de Beja (Algarve), fonctionnaire du *maḥẓin* almohade, l'administration fiscale du régime, a rédigé la plus ancienne chronique dynastique sur les Almohades : « Le Don de l'imāmat » (*al-Mann bi-l-imāma*) porte sur les trois lustres 1159-1173 et constitue un témoignage exceptionnel sur cette période. La deuxième chronique dynastique sur les Almohades est « L'admirable dans le résumé des informations sur le Maghreb » (*Mu'ġib fī talḥīs aḥbār al-Maġrib*) de 'Abd al-Wāḥid al-Marrākūṣī, un auteur originaire de Marrakech qui étudia et vécut en Andalus. En 1217, il émigra en Orient et rédigea, pour une personnalité abbasside, un résumé de l'histoire de l'Occident musulman dont la moitié traite des Almohades jusqu'à Yūsuf II al-Mustanṣir (1214-1224).

La troisième grande chronique a été rédigée par Ibn al-Qaṭṭān, un courtisan maghrébin du calife al-Murtaḍā (1248-1266) : le *Nazm al-ġumān*. On conserve la partie de cette chronique qui porte sur les années 1107-1138, ainsi que quelques fragments reproduits dans le *Bayān* d'Ibn 'Idāri. Ibn al-Qaṭṭān nous décrit les efforts déployés par la dynastie almoravide pour sauvegarder l'intégrité territoriale d'al-Andalus et pour repousser les attaques des chrétiens. Sa chronique nous fournit en particulier un récit de la prise d'Uclés et de Talavera par les troupes musulmanes dont on ne trouve nulle part ailleurs l'équivalent¹⁰. Un certain nombre de chroniques sont perdues, comme le *Muġrib fī aḥbār maḥāsīn ahl al-Maġrib* d'Abū Yaḥyā al-Yasa' b. 'Īsā b. Ḥazm al-Yasa' al-Ġāfiqī, mais elles sont souvent citées par les auteurs postérieurs¹¹.

Les chroniques almohades sont nettement plus nombreuses que les chroniques almoravides. Aussi, pour avoir des renseignements sur al-Andalus au début du XII^e siècle, est-on obligé de faire appel à des chroniques postérieures qui dénigrent la dynastie saharienne. La « guerre psychologique » menée par les Almohades contre les dirigeants almoravides qu'ils

10. M. Zniber, « Coup d'œil sur quelques chroniques almohades récemment publiées », *HT* 7, 1966, p. 41-60, p. 44.

11. Pour plus de détails, voir al-Manūni, *Al-maṣādir al-'arabiyya li-ta'riḥ al-Maġrib min al-fath al-iṣlāmī ila nihāyat al-'aṣr al-ḥadīṭ*, I, Casablanca, 1983.

avaient détrônés a été d'une telle efficacité que les historiens actuels conservent encore des préjugés liés au sombre tableau dressé par les Mu'minides. Même en faisant appel à des auteurs orientaux ou étrangers à la dynastie almohade, il est très difficile d'avoir une claire image de la situation politique au Maghreb et en Andalus entre la fin du XI^e et le milieu du XII^e siècle, tant les Almohades ont imprimé leur marque à l'histoire. Abū Marwān 'Abd al-Malik Ibn al-Kardabūs al-Tūziri a rédigé une « histoire d'al-Andalus » qui n'est qu'une partie d'une œuvre beaucoup plus étendue : le *Kitāb al-iktifā' fī aḥbār al-hulafā'* (« Livre de ce qui est suffisant à propos de l'histoire des califes »). On sait peu de choses sur Ibn al-Kardabūs : il vécut dans la seconde moitié du XII^e siècle et dans la première moitié du XIII^e siècle. D'après sa *nisba*, il était originaire de la ville de Tozeur en Ifriqiya ; Ibn al-Šabbāt nous apprend qu'il séjourna ensuite en Égypte et qu'il étudia à Alexandrie. Le *Kitāb al-iktifā'* est une histoire générale de l'Islam, en deux parties : la première du Prophète aux Omeyyades, la seconde des califes abbassides jusqu'au début du règne d'Abū Yūsuf Ya'qūb (1184-1199). On ne sait rien des sources utilisées par l'auteur pour la partie consacrée à al-Andalus. Mais l'œuvre se caractérise par la richesse de la matière apportée et par l'exactitude et la justesse des informations, dont la plupart seraient autrement mal connues ¹².

Nous disposons ensuite d'un certain nombre de chroniques postérieures dont la plus importante est le *Bayān* d'Ibn 'Iḍārī, achevé en 1312 : c'est une très riche histoire de l'Occident musulman jusqu'à la chute des Almohades en 1269 ¹³. Des chroniques orientales comme le *Kāmil fī l-tārīḥ* (« Le complet dans l'histoire... ») de l'iraquien Ibn al-Aṭīr (555/1160-630/1233), une histoire universelle de la création du monde jusqu'en 1230, fournissent ponctuellement des détails intéressants sur la péninsule Ibérique. En revanche il faut utiliser avec précaution le *Rawd al-Qirṭās* d'Ibn Abī Zar', rédigé en 1326, parce que l'auteur décrit surtout les épisodes militaires et fait preuve de beaucoup d'exagération. Dans le *Hulal al-mawšiya* (« Les tuniques brodées »), rédigé en 1383, Ibn Simāk retrace l'histoire des dynasties qui prirent Marrakech pour capitale, comme les Almoravides et les Almohades. Il est généralement bien informé, mais il a tendance à reconstituer de longs discours et de longues lettres en les faisant passer pour authentiques.

II.1.c. Les anthologies et les sources poétiques

Les anthologies littéraires andalouses sont d'accès difficile parce qu'elles n'ont pas été traduites, et que leur style est très recherché et volontairement abscons. Les deux principaux auteurs d'anthologie sont Ibn Ḥāqān de Jaén (mort en 529/1134) et Ibn Bassām al-Šantarīnī (mort en 543/1148). Ibn Bassām est un *kātib* (« secrétaire-épistolier ») andalou, chassé de sa patrie par Alphonse VI de Castille en 485/1092-1093. Il se rend pour la première fois à Cordoue en 1100 et, dans les années suivantes, il entreprend à Séville de rédiger la *Daḥira fī mahāsīn ahl al-Ġazira* (« Le trésor des mérites des habitants de la Péninsule »). Ibn Ḥāqān quant à lui compile des vers de souverains, de princes, de vizirs et de poètes et des anecdotes

12. « Tārīḥ al-Andalus I-Ibn al-Kardabūs wa waṣfu-hu I-Ibn al-Šabbāt. Naṣṣān ḡadīdān », al-'Abbādi (éd.), *RIEIM* 13, 1965-1966, p. 7-126 ; *Historia de al-Andalus. (Kitāb al-Iktifā')*, F. Maíllo Salgado (trad.), Madrid, Akal, 1986, dorénavant abrégé : Ibn al-Kardabūs, *Iktifā'*.

13. Les sources d'Ibn 'Iḍārī sont nombreuses et ont été bien établies par la thèse non publiée d'Émile Fricaud : *Ibn 'Iḍārī : bilan d'un siècle et demi de recherches sur l'al-Bayān al-Muḡrib*, thèse de doctorat, dir. P. Guichard, Université Lumière Lyon II, 1994.

historiques à leur sujet. La *Hullat al-siyarā'* du valencien Ibn al-Abbār (595/1199-658/1260) participe du même genre.

Malgré les notices des dictionnaires bio-bibliographiques qui lui sont consacrées, Abū l-Ṭāhir Muḥammad b. Yūsuf al-Tamīmī al-Šaraqustī, l'auteur de la *Maqāma barbariyya*, reste mal connu¹⁴. Il naquit dans les années 1060-1070, sous le règne d'al-Muqtadir, apparemment à Saragosse quoiqu'Ibn al-Abbār lui ajoute une seconde *nisba*, al-Aštarkūnī, précisant qu'Aštarkūna était une forteresse (mal identifiée) de la province de Tudela dont sa famille était originaire. L'arrivée au pouvoir des Almoravides le força à se déplacer sans cesse d'une ville à l'autre pour trouver des mécènes. Il alla à Valence, Murcie, Játiva et Almería, puis s'installa à Cordoue où il composa sans doute ses *maqāmāt* et où il mourut après trois ans de maladie en 1143.

II.1.d. Les dictionnaires bio-bibliographiques

Un des rares moyens d'enrichir l'histoire politique dont les lignes générales sont à peu près connues, serait une étude systématique des dictionnaires bio-bibliographiques de savants, principalement des juristes, dont l'attitude face au pouvoir pourrait être appréciée. Le genre biographique, très cultivé en Andalus, a donné naissance à plusieurs gros recueils dont le prototype est le *Ta'riḥ 'ulamā' al-Andalus* (« Histoire des savants d'al-Andalus ») d'Ibn al-Farādī, un juriste cordouan du X^e siècle, mort en 1013. Les notices de ce recueil sont composées toujours selon le même schéma : le nom, l'origine et le lieu de résidence d'abord, puis la liste des maîtres, les activités et les ouvrages composés s'il y en a, les disciples éventuellement, puis les dates de naissance et de mort, si elles sont connues. Ibn Baškuwāl (m.1183) rédige, sur le modèle du *Ta'riḥ* d'Ibn al-Farādī, un *Kitāb al-šila* (« Livre de la suite à... ») à la fin du XI^e siècle. Comme son nom l'indique, Ibn Baškuwāl, originaire de la région de Valence, est un savant andalousien descendant de chrétiens. Il fit ses premières études à Cordoue avec son père, au moment où les Almoravides cherchaient à redonner à la ville tout son prestige, puis à Séville. Il entra d'abord dans la magistrature en qualité d'adjoint du *qādi* de Séville, puis il exerça la fonction de notaire public à Cordoue, mais il ne tarda pas à renoncer à la carrière administrative pour se livrer à ses occupations préférées : l'enseignement et la publication de recueils bio-bibliographiques. Ibn Baškuwāl a réuni 1 400 biographies d'hommes de lettres ayant vécu au V^e/XI^e-VI^e/XII^e siècles. Bien que ses notices soient essentiellement littéraires, Ibn Baškuwāl fournit de nombreuses données inédites sur l'histoire, l'administration et la toponymie d'un grand nombre de villes et de localités hispano-musulmanes. Un des ouvrages les plus complets de ce type est certainement la *Takmila* (« L'achèvement ») d'Ibn al-Abbār. Cet auteur, qui exerça les fonctions de secrétaire auprès des gouverneurs *mu'minides* de Valence, quitta cette ville après sa conquête par Jacques I^{er} d'Aragon en 1238, pour entrer au service des Hafsides de Tunis. La *Buḡyat al-multamis* d'al-Ḍabbi (m. 599/1203), le *Dayl wa l-takmila* d'Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākušī (m. 703/1303) et la *Šilat al-šila* d'Ibn Zubayr (m. 708/1308) complètent la liste des dictionnaires bio-bibliographiques pour les époques almoravide et almohade.

14. Ibn Baškuwāl, *Šila*, t. 5, n° 252, p. 427-428, Ibn al-Abbār, *Mu'ḡam*, n° 124, p. 140-141, *Hullat al-siyarā'*, t. 1, p. 204, Ibn Sa'īd, *Muḡrib*, t. 2, p. 447-448, al-Ḍabbi, *Buḡyat al-multamis*, éd. I. al-Abyāri, Beyrouth-Le Caire, 2^e éd., 1989, n° 1555, p. 532-533, al-Suyūṭī, *Buḡyat al-wu'āt*, éd. Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, s.l., s.d., p. 424.

II.1.e. Les lettres almoravides et almohades

Les seules sources qui concernent directement les relations entre le pouvoir central et les gouvernorats provinciaux ne nous ont pas été conservées sous leur forme originelle. Il s'agit des lettres de la chancellerie almoravide ou almohade. Les lettres almoravides ont été publiées en plusieurs fois par Maḥmūd 'Alī Makkī et Ḥusayn Mu'nis ; en revanche les lettres almohades sont presque toutes regroupées dans l'ouvrage récent d'Azzaoui : les *Nouvelles lettres almohades*, à l'exception de celles qu'Évariste Lévi-Provençal avait publiées en 1941. Ces documents, dont certains seulement ont été très partiellement traduits par Lévi-Provençal, sont d'une grande richesse pour l'étude de l'administration et de l'organisation des pouvoirs almoravide et almohade. Ils intéressent d'autant plus les problèmes de frontière qu'ils témoignent par leur existence même des relations entre le pouvoir central et la périphérie. On peut distinguer deux grands types de lettres : les lettres informatives (annonçant essentiellement les victoires, occasionnellement les défaites) et les ordres ou les consignes adressées par le souverain aux gouverneurs provinciaux ou à la population d'une région. Les effets stylistiques et rhétoriques, les répétitions, les redondances et la versification interne rendent parfois difficile la traduction.

II.1.f. Littérature politique et consultations juridiques

La littérature politique, et les ouvrages portant sur la guerre, ne sont paradoxalement pas d'un grand secours pour l'étude de la frontière parce qu'ils sont peu nombreux dans l'Occident musulman de cette époque et qu'ils ne présentent qu'un point de vue très théorique sur la question. Il s'agit des *miroirs de prince*, comme le *Sirāḡ al-mulūk* d'Abū Bakr Muḥammad b. Walid al-Fihri al-Ṭurṭūsi (m. 520/1126), le *Kitāb al-ḡazawāt* (« Livre des razzias ») d'Abū l-Qāsim 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allāh b. Yūsuf b. Abī 'Isā Ibn Ḥubayš (m. 584/1188) ou l'*I'lām bi-l-hurūb al-wāqi'a fi sadr al-islām* (« L'information sur les guerres survenues à l'aube de l'islam ») dédié par le fameux chroniqueur et *hāfiẓ*, Yūsuf b. Muḥammad b. Ibrāhīm al-Anṣārī al-Bayāsi (m. 653/1255), à l'émir Abū Zakariyyā' Yahyā b. Abi Ḥafṣ, seigneur d'Ifriqiya.

Les consultations juridiques, dont une partie a été très utilement analysée par Vincent Lagardère dans *Histoire et société en Occident musulman au Moyen Âge*, sont d'un grand intérêt, mais d'un usage délicat. La compilation du *Mi'yar* d'al-Wanṣarīsi et les ouvrages d'Ibn Rušd al-Ġadd contiennent un grand nombre de *fatāwā* traitant des relations avec les chrétiens ou avec le territoire des « Infidèles », du respect des accords passés pendant les trêves, du commerce en temps de paix ou en temps de guerre, des mérites comparés du pèlerinage à la Mecque et du *ḡihād*. L'interprétation de ces consultations est délicate pour plusieurs raisons : l'expression « juridique » est fréquemment peu claire et la datation parfois difficile ; par ailleurs, ces compilations juridiques présentent des « cas d'école » plutôt que des cas concrets, elles ne renvoient pas nécessairement à la réalité de la société, mais à celle du droit.

L'utilisation des sources arabes se heurte évidemment au problème de la langue. Même les meilleures traductions doivent être confrontées en permanence au texte original, sans qu'il soit toujours possible de trancher sur le sens. Les sources chrétiennes et les données de l'archéologie permettent de multiplier les points de vue.

II.2. Les sources latines

La documentation latine ou *romance* utilisée est beaucoup plus classique pour l'historien de la chrétienté occidentale au Moyen Âge, même si elle est tout aussi variée que la documentation musulmane. La différence majeure réside dans l'existence de nombreuses archives : privilèges et actes de donation, d'achat, de vente, plaids, inventaires et chartes de peuplement (les *fueros*). Certains documents ont été édités, d'autres sont toujours à l'état de manuscrits.

II.2.a. Annales et chroniques

Les notices des annales, en particulier les *Annales Compostellani* et les *Anales Tolédanos*, I (années 714 à 1219) et II (années 712 à 1250), rédigées au XIII^e siècle, sont sèches et événementielles comme il sied habituellement à ce type de sources. La datation est exprimée dans l'ère du calendrier julien, soit avec un décalage de 38 ans par rapport au calendrier grégorien : la moitié des notices environ concerne le résultat des batailles ou des razzias, le peuplement des localités frontalières ou la capture des ennemis.

La chronique la plus intéressante du XII^e siècle est incontestablement la *Chronica Adefonsi Imperatoris*, probablement rédigée par Arnaldo, l'évêque d'Astorga, chroniqueur officiel d'Alphonse VII de Castille-León (1126-1157). Elle relate la politique intérieure et extérieure du royaume de 1126 à 1147. Le second des deux livres qui la constituent est entièrement consacré à la lutte contre l'Islam, mais la date des événements relatés est rarement mentionnée et cette im- précision contraint à confronter cette source aux *Annales* d'une part, aux chroniques musulmanes de l'autre.

Entre la *Chronica Adefonsi Imperatoris* et le début du XIII^e siècle, on ne dispose d'aucune chronique. C'est, en effet seulement, entre 1197 et 1204 que Lucas, moine de San Isidoro de León, commence la rédaction de son *Chronicon mundi* pour le compte de la reine Bérengère de León dont il devient le chroniqueur officiel. Son récit s'étend de la création du monde jusqu'à 1236, date à laquelle il devient évêque de Tuy. La *Crónica latina de los reyes de Castilla* fut écrite par Dominique, l'évêque de Plasencia, ou par Juan, l'évêque d'Osma, en tout cas par un Castillan de l'entourage royal, défavorable au royaume de León. La chronique rapporte des événements qui s'échelonnent des origines du comté de Castille (980) à la prise de Cordoue (1236). La première partie fut rédigée entre 1223 et 1230, la seconde, qui traite des années 1230-1236, a été écrite entre 1236 et 1239. L'auteur de cette chronique témoigne de connaissances certaines sur les Almoravides et les Almohades. Par exemple, il sait qui est 'Abd al-Mu'min et qu'Ibn Tūmart est « un certain Almohadi » ; il sait aussi que les Almohades se sont emparés de Marrakech, la capitale des Almoravides et il connaît le sens du terme « Almohade » (« Unitarien »).

La chronique la plus importante de la première moitié du XIII^e siècle est le *De Rebus Hispaniæ* de Jiménez de Rada (1180-1247), archevêque de Tolède en 1206, savant et conseiller des rois Alphonse VIII, Henri I^{er} et Ferdinand III. Cette œuvre revêt un intérêt majeur en raison de la personnalité de l'auteur, de l'importance des fonctions de l'archevêque de Tolède qui revendiquait la primatie d'Espagne, du rôle joué par le chapitre cathédral dans les territoires frontaliers qui, du point de vue ecclésiastique, dépendaient de la cathédrale, et des nombreuses propriétés que celle-ci y possédait. Jiménez de Rada s'inspire du *Chronicon mundi* de Lucas de

Tuy, dont il supprime ou modifie les passages qui lui semblent obscurs, mais il a aussi utilisé des chroniques arabes dont la bibliothèque de la cathédrale de Tolède contenait des exemplaires. Les écrits de l'archevêque de Tolède nous donnent une bonne image de l'idéologie « dominante » à la cour des rois de Castille et, en même temps, ils jouent un rôle de premier plan dans l'élaboration de celle-ci. L'essentiel du texte latin du *De Rebus Hispaniæ* a été repris dans la compilation, intitulée *Primera Crónica General*, rédigée en *romance* à la fin du XIII^e siècle et attribuée à Alphonse X. La rédaction de cette importante chronique qui témoigne de l'évolution des mentalités au XIII^e siècle s'est étendue de la fin du XIII^e au milieu du XIV^e siècle.

II.2.b. Les sources documentaires

L'existence de chartes du côté chrétien est incontestablement un atout majeur dans la connaissance de l'organisation des territoires frontaliers. En effet ces actes contiennent des informations précieuses sur la propriété et l'exploitation de la terre, sur les droits pesant sur celle-ci et sur la constitution des seigneuries.

Les régions conquises étaient distribuées par le souverain à ses fidèles, à l'Église ou aux ordres militaires. Les actes de ces donations royales ont été édités dans leur grande majorité. Pour le règne d'Alphonse VI (1072-1109), on dispose de la récente « collection diplomatique », intitulée *Alfonso VI. Cancillería, curia e imperio*, dirigée par Andrés Gamba et publiée à León en 1998 ; les actes du règne d'Urraca (1109-1126) ont été regroupés dans le *Diplomatario de la Reina Urraca de Castilla y León* par Cristina Monterde Albiac à Saragosse en 1996. Pour Alphonse VIII et Ferdinand III de Castille, et pour Ferdinand II et Alphonse IX de León, les différents ouvrages de Julio González sont très utiles. Les actes du règne d'Alphonse VII, quant à eux, n'ont toujours pas fait l'objet d'une édition systématique. Certains ont été publiés par Ramón Menéndez Pidal dans les *Documentos lingüísticos de España*. Les donations royales du XII^e siècle constituent, avant l'heure, une ébauche de *repartimiento*, même si ce n'est qu'au XIII^e siècle, au moment de la conquête de l'Andalousie, que ce mode d'attribution des terres fut systématisé. Cet ensemble de documents permet de retracer l'évolution de la stratégie royale dans l'attribution des territoires frontaliers.

La catégorie des *fueros* est très particulière. Ces textes à vocation normative doivent être interprétés avec prudence et il ne faut pas prendre pour miroir de la réalité l'organisation qui y est prévue. Les *fueros* établissent les règles de fonctionnement des municipes créés pour le financement et l'organisation des expéditions militaires, pour la défense de la ville et de son territoire et pour les impôts. Ces textes, pour lesquels on a pu parler d'un véritable « droit de la frontière », n'obéissent pas tous exactement au même schéma et les diversités régionales sont notables. En outre, les normes mises en places évoluent. Ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle que ces différents *fueros* furent unifiés dans un code de loi : les *Siete Partidas* dont la rédaction commence sous Alphonse X le Sage et s'achève à la mort de Pierre I^{er} (1369). Par rapport au *Fuero Juzgo*, la grande compilation de lois qui les avait précédées et qui se présentait sous la forme d'une somme de dispositions successives, les *Siete Partidas* apparaissent comme une mise en forme harmonieuse et cohérente de la législation du royaume.

Les archives des ordres militaires sont conservées à l'Archivo Histórico Nacional (AHN) de Madrid et contiennent de nombreux actes « particuliers », donations, achats, ventes, échanges de terres ou *convenientiæ* entre seigneurs, qui présentent un grand intérêt pour la connaissance de la société chrétienne de la frontière. Outre les documents originaux, l'AHN

conserve des copies postérieures de ces actes. Ainsi, au milieu du XVII^e siècle, le frère Antonio de León a recopié dans neuf volumes des actes dont beaucoup ont disparu depuis. D'autres copies se trouvent à la Real Academia de la Historia (RAH), dans la collection « Salazar y Castro. »

Le nombre des bulles pontificales conservées dans les archives des ordres militaires atteste l'étroitesse des relations entre ces acteurs de la frontière et Rome. Le pape intervient directement auprès des ordres en confirmant les privilèges accordés par les monarques castillans ; parfois il leur donne des consignes et leur indique une ligne de conduite vis-à-vis des musulmans d'al-Andalus. Alors que dans le reste de l'Occident médiéval, 3 % des bulles pontificales sont adressées aux monarques, ce taux atteint 75 % dans la péninsule Ibérique, ce qui témoigne du pouvoir de ces derniers dans leur royaume (Bartlett 1993, p. 247). Par ailleurs, si, au XI^e siècle, les papes se contentent de ratifier les privilèges qui leur sont présentés en provenance de la Péninsule, en revanche, à partir des pontificats d'Innocent III et d'Honorius III, la papauté commence à s'intéresser au front ibérique de la lutte contre l'Islam.

II.3. Les sources archéologiques et les prospections

L'ensemble des sources évoquées fournissent des renseignements sur l'histoire des monarques, des princes et des grands seigneurs de la frontière. Élaborées dans les cercles du pouvoir, ces sources laissent la plupart du temps dans l'ombre les territoires de la frontière. L'utilisation du résultat des fouilles archéologiques comble en partie cette lacune, mais il n'y a pas eu, entre Tage et Sierra Morena, de prospection de même ampleur que celles qui furent réalisées dans le Levant péninsulaire ou en Aragon. Seuls les sites de Reccopolis, de Vascos, d'Alarcos et de Calatrava la Vieja ont fait, ou font encore, l'objet de programmes de fouilles. Quelques prospections personnelles, en compagnie de Raúl Menasalvas, le directeur du musée municipal de Puertollano, de Pierre Guichard, de Vicente Salvatierra et de Juan-Carlos Castillo ont permis de compléter les études archéologiques existantes et de repérer la géographie castrale dans la vallée de l'Alcudia, dans le sud-est de la Meseta méridionale et dans les cols de la Sierra Morena et des Monts de Tolède.

Une place spéciale doit être accordée aux monnaies et à l'architecture qui constituent une source fondamentale pour la compréhension de l'idéologie et du pouvoir. La domination des monnaies d'or musulmane a longtemps été totale. Le monopole musulman de la frappe d'or du VIII^e siècle au début du XI^e (premiers *manusos* catalans) cède, à partir de la seconde moitié du XII^e siècle, devant l'essor des frappes « nationales. » L'architecture des bâtiments religieux était aussi un terrain privilégié de représentation du pouvoir. La conquête des villes par les chrétiens ou par les musulmans débouchait systématiquement sur la conversion des édifices du culte : ces cérémonies étaient l'occasion pour le pouvoir de se mettre en représentation et de manifester la conquête et la victoire.

III. Entre géographie et histoire comparée

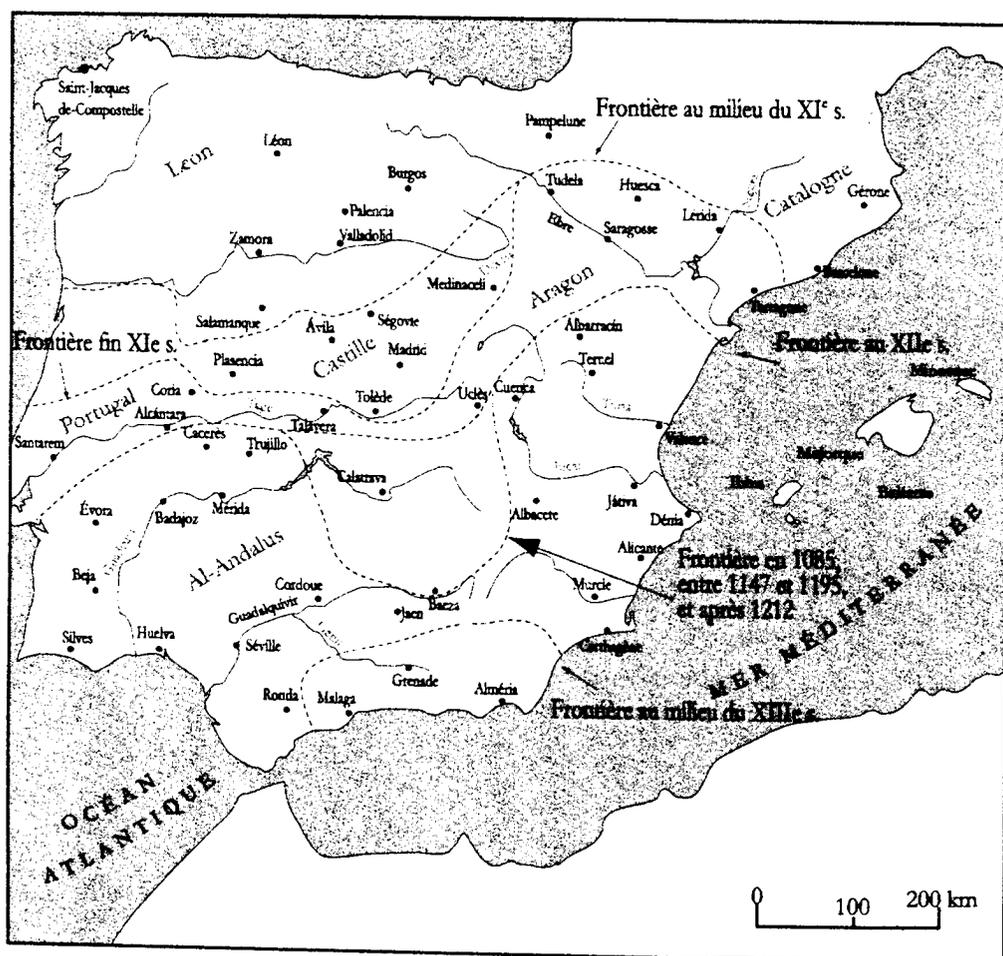
Quelles que soient les sources utilisées, la notion de frontière invite à regarder du côté de l'État dans le cadre d'une approche de type « centre-périphérie ». « Tel type d'État, telle limite et, quand il y a lieu, telle frontière au sens militaire et politique du mot ¹⁵ ». La notion de frontière est difficile à étudier non seulement parce que la frontière est une réalité générée par la mise en contact de civilisations, de pouvoirs, de langues, de cultures, d'économies et de sociétés différentes, mais aussi parce qu'elle est elle-même génératrice d'une culture, d'une économie, d'un pouvoir, d'une organisation sociale, parfois d'une langue, qui lui sont propres, et surtout qu'elle modifie en retour les éléments qu'elle met en contact. La frontière est ainsi doublement déterminée : elle constitue la périphérie de deux ou plusieurs formations politiques et en même temps elle fonctionne comme pôle organisateur. Les décisions qui l'affectent sont aussi déterminées par l'évolution de la frontière, par son peuplement ou par les difficultés de sa mise en valeur. En raison de la division politique des royaumes chrétiens, le champ d'investigation a été restreint à la frontière entre la Castille et al-Andalus, pour ne pas avoir à prendre en compte les spécificités étatiques des autres royaumes, Portugal et Aragon en particulier.

Deux approches complémentaires, historique et géographique donnent leur unité à la région frontalière étudiée qui correspond au rebord méridional de la Meseta centrale, c'est-à-dire aux provinces actuelles de Tolède, Albacete, Cuenca et Ciudad Real. Il s'agit d'une dépression tertiaire de 550 à 800 m. d'altitude, bordée au nord par les Monts de Tolède et au sud par la Cordillère Bétique, avec successivement la haute vallée du Tage, les plateaux inférieurs de la haute vallée du Guadiana et le rebord oriental de la Sierra Morena jusqu'à la haute vallée du Guadalquivir. La ligne de partage des eaux entre le système atlantique et le système méditerranéen constitue la limite orientale de cet espace : la chaîne de Cuenca, formée par un ensemble de monts abrupts, jouxte l'Aragon tandis que la vallée du Júcar, qui coule vers le sud-est, est une voie de passage vers la région de Murcie. À l'ouest, les chaînes de Montánchez et de Guadalupe séparent la Manche de l'Estrémadure. Les petites dépressions endoréiques et la très grande perméabilité du sol, caractéristiques du relief karstique, expliquent l'aspect steppique de la Meseta et sa faible fertilité. Quelques éléments topographiques constituent des obstacles à la circulation entre chrétienté et Islam : le relief (Monts de Tolède et Sierra Morena) et les cours d'eau (Tage et, à un moindre degré, Guadiana). Aussi les ponts de Zorita, d'Alharilla, de Tolède, de Talavera et d'Alcántara, les gués du Guadiana et les cols des Monts de Tolède et de la Sierra Morena possèdent-ils un rôle fondamental dans l'organisation des voies de communication. La région entre Système Central et Sierra Morena constitue ainsi une ensemble d'une relative unité, distinct des plaines levantine, murcienne et valencienne à l'est, de la Transierra au nord du Système Central et de l'Andalousie au sud.

En ce qui concerne la limite occidentale, ce sont des raisons politico-historiques plutôt que géographiques qui ont conduit à écarter l'Estrémadure léonaise, le León étant indépendant de la Castille de 1157 à 1230. En effet l'histoire donne aussi son unité à cette région qui dépend,

15. Febvre, « Frontière : le mot et la notion », p. 11-24 ; Ancel, *Géographie des frontières*, p. 195.

au XI^e siècle, de la *taifa dū-l-nūnide*. À partir de 1085, Tolède constitue la limite septentrionale de l'aire de domination musulmane, et toute la zone du « Campo de Calatrava » passe sous contrôle castillan entre 1147 et 1195, puis revient à l'Andalus entre 1195 et 1212 : elle intègre définitivement le royaume castillan au lendemain de la bataille de Las Navas de Tolosa (1212). En outre, l'unité de la région tient à sa spécificité socio-politique : elle fut en effet la terre d'émergence et de prédilection des ordres militaires hispaniques.



Carte 1 : La frontière entre chrétienté et Islam (fin XI^e-mi-XIII^e s.)

Une approche géographique, qui s'attache à l'organisation et au fonctionnement du territoire, a paru beaucoup plus adaptée pour l'étude d'une frontière, fût-elle disparue, qu'une approche historique ou chronologique.

Bien que la notion de *territoire* renvoie à une réalité concrète, rien de ce qu'une société peut comporter d'« idéal », de représentations, de sentiments d'appartenance, de comportements individuels ou collectifs ou d'institutions qui participent à l'organisation spatiale n'est exclu de l'analyse géographique du territoire. « Le *territoire* est un produit de l'histoire des sociétés. Les formes et les structures spatiales sont historiques et en constante transformation/mutation. Il est, conjointement, le produit d'un processus d'appropriation d'un groupe social et le cadre de fonctionnement de la société. Il est le patrimoine d'une communauté. Il comporte à la fois une dimension matérielle et une dimension culturelle ¹⁶ ».

En outre le territoire peut être l'objet d'analyses à des échelles variées. L'appréhension du phénomène frontalier entre Tague et Sierra Morena passe par la confrontation des informations de détail fournies par l'archéologie ou par certaines chartes de peuplement, aux renseignements plus généraux apportés par les chroniques et par les autres sources scripturaires et au contexte de l'époque dont l'échelle est méditerranéenne. La recherche de l'articulation entre le social et le spatial est au centre de la démarche : dans un premier temps, l'« analyse structurale » des paysages ruraux et urbains, qui est essentiellement descriptive, vise à l'étude de la répartition, de la distribution et de l'organisation des acteurs frontaliers. Dans un second temps, une « analyse fonctionnelle » doit mettre en lumière la « hiérarchisation des structures sociales et de leur fonctionnement dans l'espace » : concentration des activités, spécialisations fonctionnelles... « La question est de savoir comment les structures spatiales mises en place permettent à la société de "fonctionner" sur son territoire [...] Enfin, l'analyse géographique implique l'étude des formes de régulation territoriale entre les acteurs : groupes sociaux, ethnies, organisation de la société, État » (Scheibling 1994, p. 147). Cette approche, qu'on peut qualifier de globalisante, vise à rendre compte du rôle et des effets multiples de la frontière sur les groupes sociaux et sur leur organisation spatiale.

Aussi, une fois établi le caractère frontalier de la région entre Tague et Sierra Morena de la fin du XI^e au milieu du XIII^e siècle (Prologue), trois temps ont été distingués qui correspondent à trois échelles d'analyse du territoire. Le premier porte, dans une perspective descriptive, sur l'organisation du peuplement et des activités pour dégager les évolutions qu'engendre, à l'échelle locale, le caractère frontalier de la région étudiée : déstructuration du peuplement, adaptation des activités traditionnelles (agricoles, pastorales ou commerciales), émergence d'activités spécifiques (butin, rançon) et militarisation généralisée de la population et de l'architecture. Le deuxième temps concerne les acteurs de la frontière en tant que représentants « périphériques » de leur société, castillane ou maghrébo-andalousienne ; cette partie privilégie l'étude des relations dialectiques centre-périphérie et l'échelle de l'analyse peut être qualifiée de « régionale » ou de « péninsulaire. » Le troisième temps qui porte sur les mentalités, sur les représentations et plus généralement sur les caractéristiques idéologiques des relations frontalières entre Tague et Sierra Morena, vise à intégrer ce territoire dans le contexte méditerranéen des relations entre chrétienté et Islam.

16. J. Scheibling, *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette, 1994, p. 143.